

AGRÉGATION DE LETTRES 2025

Tout le programme de littérature française en un volume

- ▼ Richard de Fournival, *Le Bestiaire d'Amour* et la *Response du Bestiaire*
- ▼ Hélienne de Crenne, *Les angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*
- ▼ Pierre Corneille, *Le Menteur, La Suite du Menteur, La Place royale*
- ▼ Germaine de Staël, *De la littérature*
- ▼ Alfred de Vigny, *Poèmes antiques et modernes, Poèmes philosophiques*
- ▼ Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton, Combat de nègre et de chiens* suivi des *Carnets*

Pour chacune des œuvres :

- Un cours complet rédigé par des spécialistes
- Des sujets de dissertation

I

Contextes

1. L'apogée du Moyen Âge

1.1. Le « beau XIII^e siècle »

L'expression est de Jacques Le Goff qui, biographe de Saint Louis et de saint François d'Assise, n'a en effet jamais caché sa prédilection pour ce siècle qui semble, à première vue, réaliser un miraculeux équilibre entre tout ce qui participe des aspects les plus idiomatiques et les plus attachants du Moyen Âge¹. Après le XII^e siècle, période de genèses à laquelle on a depuis le début du XX^e siècle attaché l'appellation méritée de « renaissance » (la « Renaissance du XII^e siècle »²), qui est sans doute la plus décisive qu'ait connu l'Occident, le XIII^e siècle est un temps d'accomplissements. Le XII^e siècle voit renaître le commerce à longue distance et la sociabilité urbaine, il préside à la naissance de l'art gothique, des universités, de nombreux genres littéraires et en particulier du roman ; le XIII^e siècle confirme et consolide ces conquêtes. Il voit l'achèvement des premières cathédrales gothiques (Chartres dès 1220, Bourges en 1230, Laon en 1235, Amiens en 1264, Reims en 1275, Saint-Denis en 1281), l'institutionnalisation et la prolifération des universités, et les premiers pas du roman en prose. Les genres littéraires se multiplient et commencent à s'hybrider, phénomène dont *Le Bestiaire d'Amour* représente, comme on le verra, un exemple particulièrement parlant. Les émaux de Limoges et les ivoires parisiens font rayonner dans toute l'Europe l'artisanat français. L'art de l'enluminure connaît un essor considérable : *Le Bestiaire d'Amour*, ici encore, entre bien d'autres œuvres romanesques et didactiques, saura en bénéficier largement. Les ateliers de copistes indépendants des monastères prennent un essor considérable et les premiers grands collectionneurs de livres apparaissent : parmi eux un certain Richard de Fournival...

1. Voir Jacques Le Goff, « Le beau Moyen Âge a vraiment existé », entretien dans *L'Histoire*, 283, janvier 2004.
2. C'est le titre du fameux livre de Charles H. Haskins *The Renaissance of the twelfth Century*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1927. Mais des médiévistes antérieurs, en particulier Joseph Bédier, avaient déjà plus qu'esquissé cette notion.

Occupant presque exactement le centre du XIII^e siècle, le règne de Saint Louis (1226-1270), correspond, en dépit de l'échec de la VII^e Croisade qui voit l'humiliation et la captivité du roi en Égypte, à l'apogée de l'influence française sur l'Occident médiéval. Seuls, à ce titre-là, les règnes de Louis XIV et de Napoléon peuvent lui être comparés, et le dernier est loin d'avoir connu un rayonnement littéraire comparable ! Politiquement, culturellement, artistiquement, intellectuellement, la France est le pays vers lequel tout converge. Langue majoritaire des Croisés, le français (la *lingua franca*, dont le nom est devenu synonyme de langue universelle) est dans toutes les bouches : les Italiens en usent volontiers, les écrivains allemands imitent ses productions, les Anglais n'écrivent pour ainsi dire qu'en français.

1.2. Tensions politiques

D'un point de vue politique, le siècle a commencé avec la perte de la Normandie par le roi d'Angleterre, le bien nommé Jean sans Terre (même si son surnom ne lui vient pas de là mais se réfère au fait qu'il était le seul enfant d'Henry II à ne pas avoir reçu d'apanage), au profit du roi de France Philippe Auguste. Entre 1212 et 1214, comme l'a souligné il y a déjà longtemps l'historien français Yves Renouard¹, trois batailles décisives confirment la position prééminente du royaume de France sur l'échiquier européen : en 1212, les Espagnols, aidés par des contingents de chevaliers venus du nord de la France écrasent les Arabes à Las Navas de Tolosa, ne laissant plus aux Musulmans qu'une petite portion de l'Andalousie ; en 1213, la victoire de Simon de Monfort (« Dieu reconnaîtra les siens ! ») à Muret scelle le sort des hérétiques « Albigeois » du Sud de la France, même si la guerre durera encore de nombreuses années ; enfin, en 1214, à Bouvines, Philippe Auguste défait le comte de Flandre et l'empereur allemand, alliés du roi d'Angleterre, lequel est contraint d'accepter une paix désastreuse pour lui : l'année suivante, en effet, ses barons mécontents lui imposeront la Grande Charte, souvent considérée comme la première pierre de la démocratie moderne. Il est même question, pour un temps, dans l'entourage du roi de France, de profiter de la situation pour offrir le trône anglais au fils de Philippe Auguste. Mais après des tentatives d'invasion infructueuses, le futur Louis VIII renonce, en 1217, à ce projet. Il se dédommagera, devenu roi (1223-1226), en poursuivant impitoyablement la guerre contre les Albigeois, ce qui lui vaudra son surnom : « Le Lion ».

Après le bref règne de Louis VIII, son fils Louis IX hérite d'un royaume plus puissant que jamais, mais sa minorité, sous la régence de sa mère Blanche de Castille, est chahutée par des barons turbulents, parmi lesquels figure le comte

1. Voir Yves Renouard, *Études d'histoire médiévale*, S.E.V.P.E.N., 1968, t. I, p. 5.

de Champagne et roi de Navarre Thibaut IV, également grand poète lyrique, dont nous aurons l'occasion de reparler. Ayant repris la situation en main, Louis IX organise son royaume avec autorité et efficacité, mais également avec une intransigeance religieuse qui lui vaudra, à la fin du siècle, d'être canonisé. Lorsqu'en 1250 meurt l'empereur Frédéric II, à qui ses démêlés avec le pape ont valu une solide réputation d'Antéchrist, Saint Louis n'a plus de rival sur la scène internationale. Durant le reste de son règne, ce sera, dans l'Empire, le « Grand Interrègne », aucun empereur n'étant couronné ; le pape sort vainqueur de la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, qui se prolongera en Italie par les luttes entre les « Guelfes » (partisans du pape) et les « Gibelins » (partisans de l'Empire). Saint Louis est, quant à lui, au mieux avec l'Église, dont la France devient sous son règne la « fille aînée » : il peut même se permettre de rater une croisade (d'où il ramènera néanmoins des reliques pour lesquelles il fera construire cette merveille du gothique qu'est la Sainte Chapelle), et d'en organiser en 1270 une seconde (la VIII^e) qui lui sera fatale, puisqu'il mourra sous les remparts de Tunis. À cette date, rares sont les observateurs qui se doutent que le beau XIII^e siècle va commencer à se gripper : des crises économiques fragilisent le commerce dès les années 1270, des révoltes urbaines éclatent à partir de 1280, la démographie s'affaïsse, le climat se détériore (on atteindra à la fin du XVII^e siècle le pic de ce « mini-âge glaciaire » dont les prodromes remontent, donc, à la fin du XIII^e siècle). Philippe IV le Bel (1285-1314) est le premier roi de France à prendre conscience de ce que le temps des vaches grasses est fini : il renforce l'administration, créant une « noblesse de robe » au détriment de la vieille chevalerie, procède à des dévaluations et est prêt à tout, jusqu'au meurtre (en particulier celui des Templiers), pour renflouer les caisses de l'État. Son règne est immédiatement suivi par une famine telle que l'Occident n'en avait plus connue depuis trois siècles. Bientôt viendront la guerre de Cent Ans (1337) et la Peste Noire (1347) ; mais c'est là une autre histoire.

Richard de Fournival, mort vers 1260, n'aura connu que le beau XIII^e siècle.

1.3. Tensions religieuses

La date de 1215 sonne le glas d'une relative tolérance religieuse qui avait permis le développement, au XII^e siècle, d'un naturalisme philosophique d'obédience platonicienne (en particulier au sein de ce que l'on a appelé l'École de Chartres), mais aussi de dissidences religieuses dont la plus fameuse reste l'hérésie albigeoise. Celle-ci ne doit cependant pas nous faire oublier le mouvement des Vaudois, parti de Lyon à la fin du même siècle, dont l'expansion fut plus discrète mais dont les conséquences à long terme furent peut-être plus importantes. En 1215, donc, le pape Innocent III convoque le Quatrième Concile du Latran, bouclé en trois semaines au mois de novembre. Dans la continuité de

la Réforme grégorienne qui, dans la seconde moitié du XI^e siècle, avait assaini les mœurs de l'Église, définitivement interdit le mariage des prêtres, affermi le pouvoir temporel du pape et consommé la rupture avec le christianisme oriental, Innocent III impose un minimum d'une confession auriculaire par année, consacre les premiers ordres mendiants des Franciscains et des Dominicains (ces derniers spécialement formés pour la lutte contre l'hérésie), crée, dans la foulée, l'Inquisition, et impose aux clercs des restrictions de leur statut marital qui aboutiront, vers le milieu du siècle, à l'interdiction pure et simple du remariage pour les clercs veufs, situation fréquente vu l'importance de la mortalité des femmes en couches à cette époque. Rappelons ici que les clercs constituent l'échelon le plus bas de la hiérarchie ecclésiastique : ayant un pied dans le monde et l'autre dans l'Église, ils ont le double avantage de pouvoir se marier et de n'être passibles que de la justice ecclésiastique. Mais cette situation a aussi ses inconvénients : des revenus misérables et une surveillance de plus en plus tatillonne de leurs moindres activités. Et comme être clerc est à peu près le seul moyen, à cette époque, d'avoir accès à l'instruction et au savoir, on comprend que ces « intellectuels » (comme n'hésite pas à les appeler Jacques Le Goff¹) n'aient pas toujours eu une vocation religieuse très affirmée. En fait, les poètes itinérants étant en voie de disparition et les aristocrates écrivains restant encore très minoritaires, la plupart des écrivains de cette époque sont des clercs, et Richard de Fournival nous fournit l'exemple vivant de ce que les histoires d'amour ne leur sont nullement étrangères. Les fabliaux, d'ailleurs, à la même époque, donnent volontiers le beau rôle aux clercs², ce qui n'a rien d'un hasard puisque ceux-ci peuvent apparaître comme la projection des auteurs dans leurs récits. On comprend du même coup que lorsqu'on touche au statut des clercs, les allusions littéraires aux querelles qui en résultent ne tardent pas à se multiplier. Beaucoup de poètes, contemporains (et peut-être amis ?) de Richard de Fournival, se sont ainsi battus pour la défense de leurs privilèges : Rutebeuf n'a cessé de combattre l'emprise des Ordres mendiants sur l'Université et sur le pouvoir royal, et Adam de la Halle a pris parti, dans son *Jeu de la Feuillée* (1274), en faveur des « clercs bigames », c'est-à-dire de ceux qui se sont mariés à (au moins) deux reprises. On ne trouve, à vrai dire, pas d'allusion directe à ces querelles dans le *Bestiaire d'Amour* ; en revanche, un curieux développement de la *Réponse du Bestiaire* pourrait en constituer un rappel détourné : il est en effet dit, au début de la *Réponse* (§ 39), que Dieu avait donné une première femme à Adam et que celui-ci tua cette créature, car elle ne lui était rien ; Dieu fit donc ensuite Eve avec une côte d'Adam. Ce récit renvoie à la légende talmudique de Lilith à laquelle les auteurs médiévaux ne

1. Voir J. Le Goff, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Seuil, « Points », 1985².

2. Les clercs, dit joliment Joseph Bédier (*Les Fabliaux*, Champion, 1894, p. 393), sont « les jeunes premiers des fabliaux ».

font presque jamais allusion, avec d'ailleurs cette variante notable, que l'on ne retrouve nulle part, voulant qu'Adam ait assassiné cette première épouse (ce qui pose évidemment problème par rapport à la doctrine du péché originel). La voix féminine qui prend en charge la *Réponse* insinuerait-elle ici que les hommes ne sont décidément jamais contents et qu'ils sont prêts à tout pour changer de compagne ?

Le renouveau d'un christianisme épuré et plus conforme à un idéal de simplicité et de pauvreté évangélique n'aura, pour sa part, été que de courte durée : dès la mort de saint François d'Assise (1226), les Franciscains mettent de l'eau dans leur vin, ou plutôt du vin dans leur eau ; renonçant à l'idéal ascétique de leur fondateur, ils acceptent des bénéfices ecclésiastiques, conseillent les princes, et fournissent un pape à la Chrétienté avant la fin du siècle : ce sera Nicolas IV en 1288. Dès Rutebeuf, la littérature satirique est emplie de ces Cordeliers débauchés qui déshonorent leur ordre, et la littérature animalière, toute désignée pour peindre les vices sous le masque de la bestialité, s'empare de cette thématique, servant de prétexte à la condamnation des religieux cupides, ambitieux et fornicateurs. *Le Bestiaire d'Amour* ne fraie, certes, pas exactement cette voie-là, mais il ne n'en illustre pas moins la formidable plasticité des figures animales dans la description des comportements humains. À la charnière des XIII^e et XIV^e siècles, le règne de Philippe le Bel consacre la rupture avec le pape Boniface VIII, menant à la mort de ce dernier (en 1302, suite à une visite particulièrement musclée des ambassadeurs du roi de France) et à l'établissement des papes en Avignon. La littérature satirique s'en donnera à cœur joie pour commenter ce règne mouvementé : mettant en scène un cheval couronné répondant au nom de FAUVEL, acronyme des pires vices qui peuvent se cacher sous le manteau d'un souverain despotique, deux auteurs du temps, Gervais du Bus et Chaillou de Pestain, pousseront à ses ultimes conséquence les leçons du bestiaire, dont Richard de Fournival avait contribué à élargir le spectre.

2. Culture et société

2.1. Le siècle des sommes

La littérature du XI^e siècle a vu se multiplier les genres littéraires sans souci spécial d'unifier des « matières » où Jean Bodel, vers 1200, distinguait trois grands sous-groupes (matières « de France » – les chansons de geste – « de Rome » – textes inspirés de l'Antiquité – et « de Bretagne » – les romans

arthuriens) entre lesquels il ne voyait « nulle ressemblance¹ ». Il en excluait, de surcroît, les genres brefs (lais, fables, contes pieux), comiques (fabliaux, *Roman de Renart*), lyriques et didactiques, pourtant alors déjà en plein essor. À ce foisonnement, le XIII^e siècle va répondre par une volonté de classification et de synthèse : la matière arthurienne s'épanouit (sans se figer) dans les immenses romans en prose du *Lancelot-Graal*, de *Tristan* et de *Guiron le courtois*, la littérature amoureuse et allégorique trouve son accomplissement à-travers le vaste *Roman de La Rose*, dans lequel, selon le mot de son premier auteur Guillaume de Lorris, « l'ars d'amours est toute enclose » (vers 38), et qui servira de modèle littéraire jusqu'au XVI^e siècle. Enfin, les auteurs latins vont mettre en forme les savoirs autour desquels l'université est en train de s'organiser : peu avant 1260, Vincent de Beauvais offre à Saint Louis son *Speculum* (*Miroir*) en trois volumes (*Miroir naturel*, *Miroir doctrinal* et *Miroir historique* – un *Miroir moral* apocryphe leur sera adjoint à la fin du siècle) ; l'évêque génois Jacques de Voragine rassemble les traditions des vies de saints dans l'immense *Légende dorée* (*Legenda aurea*), parachevée dans les années 1270, et les encyclopédies de plus petit format, de Barthélémy l'Anglais, Gossuin de Metz ou encore Brunetto Latini (v. 1220-1294), se multiplient. Le dernier auteur cité, quoique Florentin, écrit, à la faveur d'un séjour dans le Nord de la France en 1263-1264, son *Trésor* directement en français, ce dont Dante le punira en le plongeant dans le cercle des sodomites de son *Enfer*². Un autre italien, Marco Polo, écrira (ou fera écrire) également en français, vers 1298, le récit de son voyage en Orient, *Le Devisement du Monde*, encore une somme, à sa manière, qui sera l'un des livres les plus lus de la fin du Moyen Âge.

Mais les plus emblématiques des ouvrages totalisants du XIII^e siècle sont encore ceux des philosophes et théologiens : la première « somme » est celle d'Alexandre de Halès (v. 1185-1245) ; lui succèdent celles d'Albert le Grand (1206-1280), de saint Bonaventure (1217-1275) et, surtout, de saint Thomas d'Aquin (1225-1274), qui rédigera coup sur coup sa *Somme contre les Gentils* (1258-1265) et sa monumentale *Somme théologique* (1266-1273), synthèse d'Aristote et du christianisme, dont l'Église catholique fera, au XX^e siècle, sa doctrine officielle.

Enfin, le début du XIV^e siècle produira encore deux ouvrages que l'on peut citer dans la foulée des sommes du XIII^e : en France l'*Ovide moralisé*, qui traduira, vers 1320, en plus de 70'000 vers (trois fois *Le Roman de la Rose* !), l'ensemble des *Métamorphoses*, augmentées de gloses allégoriques ; et, bien sûr, en Italie, un livre qui résume tout le savoir du Moyen Âge et s'ouvre sur

-
1. Voir Jean Bodel, *La Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur, Genève, Droz, « Textes littéraires français » (2 vol.), 1989, t. I, v. 6-11, p. 2.
 2. Cette lecture est développée par André Pézard, *Dante sous la pluie de feu*, Vrin, 1950.

ce qui sera la Renaissance : *La Divine Comédie* de Dante (1265-1321), laquelle se termine, ce qui ne saurait être un hasard, par un éloge de l'ordre cosmique et divin directement inspiré de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin.

Bien qu'il ait sans doute été, comme nous le verrons, l'un des écrivains du XIII^e siècle auxquels on pourrait avec le plus de raison prêter un savoir « encyclopédique », Richard de Fournival n'écrira pourtant que des textes brefs. Mais le prologue du *Bestiaire d'Amour* éclaire parfaitement ce paradoxe. Il commence par une citation d'Aristote : la phrase « Toutes gens desirrent par nature a savoir » est en effet la traduction littérale des premières lignes de la *Métaphysique* du philosophe grec, qui exprime bien la soif de connaissances qui anime Richard de Fournival et ses contemporains. Mais Richard est plus modeste que bien de ces derniers, puisqu'il se dit persuadé que la totalisation du savoir est une tâche que nul ne peut réaliser seul. Aussi continue-t-il ainsi :

Mais pour che que nus ne puet tout savoir, ja soit che que chascune chose puist estre seue, si couvient que chascuns sache aucune chose, et che que li uns ne set mie, que li autres le sache, si que tout est seu en tele maniere qu'il n'est seu de nului a par lui, ains est seu de tous ensamble. Mais il est ensi que toutes gens ne vivent mie ensanle, ains sont li un mort avant que li autre naissent. Et chil qui ont esté cha en arriere ont seu tele chose que nus ne saroit orendroit s'on ne le savoît par les anchiens.

(« Mais puisque personne n'a la capacité de tout savoir, bien que chaque chose prise en particulier puisse être sue, il est nécessaire que chacun possède la science d'une chose particulière, et que ce que l'un ne connaît pas, l'autre le sache, de sorte que tout l'objet du savoir est su de telle manière qu'il n'existe aucun homme qui, à lui seul, en possède la maîtrise, mais qu'elle est acquise par tous les hommes réunis. Cependant, il en va ainsi que tous les hommes ne vivent pas à la même époque, mais que les uns sont morts avant que ne naissent les autres. Et ceux qui ont vécu dans des temps reculés ont su telle chose en particulier que personne de notre temps ne saurait si on ne la connaissait par les Anciens. » – § 1)

La formulation un peu alambiquée de Richard se ressent de l'enseignement scolastique, mais son propos se rapproche plutôt de celui des auteurs du siècle précédent, tels Benoît de Sainte-More, Marie de France ou Chrétien de Troyes qui, dans les prologues de leurs romans et de leurs lais (tous textes datables des années 1160-1180), soulignaient la nécessité que chacun apporte sa pierre à la construction d'un savoir enrichi par les générations successives de lettrés et d'érudits. Marie de France allait même plus loin que Richard en proposant l'idée que le savoir n'était pas seulement cumulatif, mais qu'il allait dans le sens d'un progrès, puisque, selon elle, les Modernes devaient apporter un « surplus

de sens » aux textes des Anciens¹. À cause de la révélation chrétienne ou du progrès naturel de l'esprit humain ? Les exégètes en discutent encore, ajoutant à leur tour leur « surplus » au texte de la poétesse anglo-normande...

2.2. L'essor de l'université

Après Bologne (1088), où renaît le droit romain, et Montpellier (1147), fief de la médecine, Paris fonde autour de 1200 son université où s'épanouira la théologie, la dernière et évidemment la plus prestigieuse de trois matières spécialisées ouvertes à tous les étudiants ayant effectué leur cursus de Lettres et de Sciences, si l'on ose donner ces noms modernes à ce que le Moyen Âge appelait le *Trivium* (Grammaire, Rhétorique, Dialectique, remplacée au XIII^e siècle par la Logique) et le *Quadrivium* (Arithmétique, Géométrie, Astronomie et Musique). Suivront, dans une émulation galopante, les universités d'Oxford (1214), Naples (1224), Padoue (1228), Cambridge (1229), Salamanque (1230), Rome (1245) et Pérouse (1248), pour ne citer que les plus importantes fondations de la première moitié du nouveau siècle. Ici encore, le XII^e siècle innove et le XIII^e confirme.

L'Université de Paris est une ville dans la ville : plus exactement, c'est le nom que l'on donne à toute la Rive gauche, par opposition à la Rive droite, qui est proprement la « Ville », bourgeoise et commerçante, et à l'île, centrale, qui est restée la « Cité », siège du pouvoir politique et religieux. Caractérisée dès sa naissance par une propension à laquelle elle est toujours fidèle aujourd'hui, l'Université de Paris est déjà au XIII^e siècle un foyer de turbulence et de contestation. Une grève la secoue en 1229-1231, contraignant les maîtres et les étudiants hostiles à l'introduction des œuvres d'Aristote dans le cursus universitaire et en butte aux vexations du prévôt de Paris, à se replier sur Angers. Mais lorsqu'elle rouvre, c'est pour accueillir largement le nouvel aristotélisme qui déclare dépassée la conception plus « belletriste » pratiquée à Orléans dans la lignée des penseurs du XII^e siècle. Un texte littéraire écrit à chaud, *La Bataille des Sept Arts* d'Henri d'Andeli, nous a laissé la chronique drolatique et allégorisée de cette crise, essentielle pour comprendre la réorientation des savoirs au XIII^e siècle. Vingt ans plus tard, une nouvelle querelle, latente depuis l'entrée du régent de l'Université, Alexandre de Halès, dans l'ordre franciscain en 1236, secoue à nouveau la jeune institution : les moines mendiants, protégés par Saint Louis, réclament des chaires supplémentaires. Les maîtres séculiers ordinaires s'estiment lésés et une longue polémique s'ensuit dont, ici encore, un grand écrivain se fera le chroniqueur : Rutebeuf consacre en effet une douzaine de poèmes polémiques à « couvrir » la querelle pour le compte des maîtres séculiers. Ce seront, malheureusement pour lui, les Mendiants (au premier rang desquels

1. Marie de France, prologue des *Lais*, éd. J. Rychner, Champion, « Classiques français du Moyen Âge », 1968, p. 1, v. 16.